Le théâtre du pouvoir : comment les illusions et la tromperie alimentent une guerre absurde

Par Frank , 15 avril 2026



Scott Ritter: Trump Panics as Iran's Strategy Exposes His Biggest Defeat Yet

La psychopathologie du commandant en chef

Dans un monde où les jeux géopolitiques éclipsent souvent la réalité, la confrontation en cours entre les États-Unis et l'Iran a dégénéré en un labyrinthe de faux-semblants. Une récente conversation entre deux analystes au franc-parler, Nima R. Alkorshid et l'ancien inspecteur en armement de l'ONU Scott Ritter – dont j'approuve pleinement les analyses – lève le voile sur la crise actuelle. Le diagnostic de Ritter est d'une franchise caractéristique : l'enchevêtrement de l'influence sioniste et de l'actuelle direction américaine fonctionnerait à partir d'une « psychopathie pathologique », un sentiment partagé par l'analyste militaire Andrei Martyanov, qui qualifie leurs actions de « démoniaques et sataniques ». Bien que ces termes soient forts, les éléments présentés dans leur discussion – centrés sur le blocus du détroit d'Ormuz, la défaillance des services de renseignement et l'état mental de la direction américaine – suggèrent qu'il ne s'agit pas d'exagérations, mais de descriptions cliniques d'une politique coupée de la réalité.

Le blocus comme théâtre politique

Le point central de discorde est le blocus imposé par les États-Unis près du détroit d'Ormuz, une voie maritime stratégique pour l'approvisionnement énergétique mondial. Selon l'administration Trump et le CENTCOM, ce blocus constitue une démonstration magistrale de pression, étouffant le commerce iranien. Ritter rejette

toutefois cela comme du pur « théâtre politique ». Il souligne un manque fondamental et criant : la marine américaine n'a aucune présence physique significative dans le détroit lui-même. Les navires de guerre américains opèrent à bonne distance, hors de portée des défenses antimissiles iraniennes. Par conséquent, ils n'ont aucun contrôle réel sur les navires qui y transitent.
Ritter souscrit au récit iranien, fondé sur une réalité observable : l'Iran conserve de facto le contrôle de ses eaux territoriales et perçoit des droits de passage, tandis que les navires américains stationnent impuissants à l'horizon. Le blocus n'est donc pas une opération militaire, mais une mise en scène destinée à la consommation intérieure. Il crée l'illusion de la puissance américaine afin que le président Trump puisse ensuite prétendre qu'une percée diplomatique n'a été possible que grâce à sa « pression maximale ». Il s'agit d'une politique transformée en art de la performance, avec la vie des nations en jeu pour une formule présidentielle.

Ritter ne laisse aucun doute sur l'homme de la Maison-Blanche. Il décrit Donald Trump comme souffrant d'un « trouble de la personnalité narcissique maligne », un homme incapable d'introspection et dont l'ego est aussi grand que la lune. Ce profil psychologique n'est pas seulement un défaut de caractère ; il constitue une force motrice de la politique. Selon Ritter, Trump a commencé cette guerre sur la base de fausses hypothèses qui lui ont été vendues par le Premier ministre israélien Benjamin Netanyahou et le Mossad. Ils lui ont promis un changement de régime et la neutralisation de la capacité de frappe par missiles de l'Iran. Ils n'ont livré ni l'un ni l'autre.
Mais au lieu d'admettre son erreur, la psychose de Trump le pousse à redoubler d'efforts dans sa stratégie, à rejeter la faute sur d'autres (comme le vice-président Vance, envoyé à Islamabad sans aucune marge de négociation) et à inventer des victoires. Il croit qu'« un bombardement massif équivaut automatiquement à une victoire parce que l'ennemi est intimidé ». Quand les Iraniens refusent de reconnaître leur prétendue défaite, Trump devient « frustré et déconcerté ». C'est la logique d'un tyran incapable de comprendre la résilience. Soutenue par toute la puissance destructrice de l'armée américaine, cette déformation psychologique devient démoniaque – transformant l'aveuglement stratégique en crimes de guerre, comme le souligne Ritter, en référence au bombardement d'installations évacuées et de civils sous couvert de « létalité maximale avec légalité minimale ».

Le déclin du renseignement politisé

La partie peut-être la plus terrifiante de l'analyse concerne l'effondrement complet

de l’appareil de renseignement américain. Ritter, officier du renseignement expérimenté, explique comment le système est condamné à l’échec lorsque la direction exige un récit précis. Les Israéliens avaient peut-être de bons renseignements en juin, mais lorsqu’ils sont arrivés jusqu’à Trump en février, ils étaient fossilisés. Les Iraniens, conscients que leurs réseaux avaient été compromis, « ont rebattu les cartes » – ils ont tout changé.
L’erreur critique est toutefois culturelle. Dans le Washington d’aujourd’hui, personne n’a le courage de dire au président que les postulats fondamentaux de la guerre sont mensongers. Comme le dit Ritter, les analystes subalternes voient leurs supérieurs lorgner promotions et primes en fonction des « bonnes nouvelles » qu’ils apportent. Présenter des éléments contraires équivaudrait à un suicide professionnel. Par conséquent, les États-Unis ne combattent pas l’Iran qui existe ; ils combattent un Iran fictif – une caricature d’ayatollahs radicaux et irrationnels qui n’existe que dans les présentations PowerPoint des flatteurs. Voilà le pacte satanique dont parle Martyanov : échanger la vérité contre le pouvoir, avec pour résultat une guerre qui ne sert personne, sauf ceux qui profitent du chaos.

L’Iran invisible : des patriotes pragmatiques

Le plus grand angle mort de l’Occident, comme le soulignent Alkorshid et Ritter, est son refus de voir l’Iran tel qu’il est réellement. Les médias et les responsables politiques occidentaux dressent le portrait d’un « régime radical et idéologique ». Pourtant, Ritter souligne l’évidence : après 40 jours de guerre, l’Iran n’a pas frappé des civils au hasard. Il a visé des infrastructures militaires – radars, bureaux de la CIA, bases du Mossad. Il n’agit pas par rage nihiliste, mais à partir d’une compréhension froide et pragmatique de la dissuasion.
Ritter insiste sur le fait que l’Iran est une république constitutionnelle, et non une dictature théocratique dirigée par des mollahs déments. Le Guide suprême veille à la conformité religieuse, mais c’est le président (chef du Conseil suprême de sécurité nationale) qui gouverne l’État. Les négociateurs iraniens venus à Islamabad n’étaient pas des idéologues ; c’étaient des professionnels, entourés d’experts économiques, juridiques et politiques. Ils étaient prêts à conclure un accord. La délégation américaine, en revanche, était vidée de sa substance – sans experts techniques, composée de spécialistes du spin politique dont la seule mission était de garantir que Trump puisse revendiquer une victoire. En refusant de légitimer les patriotes conservateurs de l’Iran (qui se méfient de l’Occident parce que l’Occident a trahi l’Iran à plusieurs reprises), les États-Unis les radicalisent davantage, créant ainsi une prophétie autoréalisatrice du conflit.

L’Arabie saoudite et le nouvel ordre mondial

La guerre a fondamentalement modifié les calculs dans la région. Scott Ritter note que l’Arabie saoudite a, pour la première fois, déclaré publiquement que Riyad définirait sa propre politique, et non celle de Washington. La doctrine Carter – la garantie américaine de sécurité pour le Golfe en échange d’un alignement politique – est morte. Les Saoudiens voient comment la marine américaine est maintenue à distance par les missiles iraniens ; ils voient comment la Chine dit à une délégation rampante venue des Émirats arabes unis que « ce n’est pas à vous de dire au dragon ce qu’il doit faire ». Le moment unipolaire est terminé.

Ritter conclut que les États-Unis, « sous Donald Trump, sont incapables de travailler avec d’autres pays ». La seule manière pour les États-Unis d’ajuster leur comportement sera de subir une défaite. L’Iran a résisté avec succès aux États-Unis sur les plans militaire et économique. La guerre n’a pas brisé l’Iran ; elle a révélé le vide du bluff américain. Le caractère « démoniaque » de l’administration actuelle réside dans son refus d’accepter cette réalité, condamnant le monde à une souffrance sans fin parce qu’un narcissique à Washington est incapable d’admettre qu’il avait tort.

Conclusion

> Scott Ritter et Andrei Martyanov n’utilisent pas les termes « psychopathie » et « satanique » à la légère. Ils les utilisent de manière clinique pour décrire un modèle de gouvernance qui a abandonné la réalité, l’empathie et la logique stratégique. Lorsqu’une superpuissance est dirigée par un narcissique malin, nourrie par un service de renseignement corrompu et conseillée par des intérêts étrangers poursuivant leur propre génocide, le résultat n’est pas une politique étrangère ; c’est une scène de crime. Le peuple iranien et l’ensemble du Moyen-Orient paient le prix du théâtre de Washington, et tant que le peuple américain n’exigera pas la vérité, le rideau ne tombera jamais sur cette tragédie.

https://youtu.be/Gmb40cjXpEw